

CHEZ MONOGRAPHIC

Marie arrive à son poste de travail aux Éditions Monographic à Sierre. Tôt, comme toujours.

Elle n'a besoin de saluer personne, elle est la première.

Elle tâtonne quelques secondes avant de pouvoir allumer.

Elle n'a que quelques pas à faire pour s'installer à son bureau sur lequel règne un ordre absolu.

Premier réflexe matinal, elle ouvre sa boîte mail. « Pas mal de commandes ce matin », se dit-elle, avec un petit sourire satisfait.

Huitième message électronique : « Jean-Yves Gabbud. Ah ça fait un moment que je n'ai plus de nouvelles de lui. Il nous avait promis un nouveau roman ou une histoire vraie sur laquelle il avait enquêté, et depuis, plus rien. »

Elle clique : « Bizarre, il n'y a pas un mot d'accompagnement, pas même un bonjour. Rien. Ce n'est pas dans ses habitudes. » Elle regarde l'heure de l'envoi : 3h06 du matin. L'insomnie de l'écrivain sans doute.

Il y a juste une pièce jointe, intitulée « Dans deux heures... »

« Est-ce qu'il se met à jouer aux devinettes maintenant ? »

Intriguée, presque impatiente, elle se laisse néanmoins le temps d'aller se tirer un café. Elle sait qu'elle en aura besoin. La journée s'annonce longue.

Une fois bien installée devant un petit noir bien serré, elle ouvre le fichier Word reçu et se plonge dans le texte, sans savoir si elle lit un roman ou une histoire vraie.

« Décidément, se dit-elle, j'aime mon travail. »

CHEZ M^e FANTI

Une pile de courrier s'entasse sur la table de M^e Sébastien Fanti lorsqu'il arrive à son bureau à Sion. Comme chaque matin.

Sa secrétaire a déjà effectué un premier tri, mais il lui reste encore pas mal d'éléments à traiter.

Depuis qu'il est apparu comme défenseur d'un délinquant dans une sordide affaire de mœurs hypermédiatisée, son téléphone n'arrête pas de sonner et les affaires s'accumulent, encore plus qu'à l'accoutumée. Le courrier a tendance à créer des piles de papier monstrueuses et des embouteillages sur l'ordinateur de ce noiraud légèrement joufflu, rasé approximativement, portant ses lunettes légèrement de travers.

Le quatrième courriel qui lui tombe sous la main l'intrigue.

« Maître,

J'espère me tromper et pouvoir rire avec vous de cette missive la prochaine fois que je vous verrai. Si, en revanche, je ne me suis pas trompé, au moment où vous lirez ces lignes, je serai mort. C'est moins drôle, surtout pour moi, je vous l'accorde bien volontiers. »

L'auteur de ces mots ne s'est pas trompé.

Me Fanti met instantanément ce message électronique en lien avec ce qu'il a lu sur sa messagerie WhatsApp avant de se rendre à son étude.

L'un d'eux, envoyé par un ami et voisin, a provoqué un choc : « Salut Séb. Tu es au courant j'imagine ? Un gars est mort à deux pas de ton ancien domicile dans le quartier de la Matze. C'est terrible. Je pense qu'en plus tu le connais. »

« Oui, c'est terrible », se dit l'avocat. « Il est mort et en plus il savait qu'il allait mourir. »

DANS DEUX HEURES TU SERAS MORT

François a eu un réveil un peu difficile. Il s'est à peine douché et a juste enfilé son survêtement de foot avant de s'attabler devant un immense bol de birchermüesli bio et son habituel café froid, un Lattesso turquoise.

Comme tous les matins depuis qu'il vit seul.

Il mange machinalement, tout en regardant des vidéos de foot et en écoutant les infos sur la radio locale, Rhône FM.

Rien ne lui paraît intéressant ce matin. Ni sa vie, ni le flux d'infos qui abreuvent simultanément son œil et ses oreilles.

Tout à coup, le journaliste arrête de parler. François dresse la tête, il ne comprend pas ce silence qui s'éternise. « Le journal vient de commencer. C'est bizarre. »

Il s'attend à entendre de la musique. Non. Rien. Il n'y a plus un son. « Je viens de changer les piles, ce ne doit pas être ça. »

Il écoute plus attentivement. Il lui semble entendre un chuchotement en arrière-fond.

Il pousse le son à fond. Il perçoit vaguement quelque chose.

Il colle son oreille à la radio.

Et là, une phrase à peine murmurée: « Il va mourir dans deux heures, ce con... »

Le choc.

La voix lui semble familière. Plus que familière, intime. Mais il ne peut l'identifier.

« Il parle de moi, j'en suis sûr. »

Il veut en avoir le cœur net, réécouter cette phrase qui sonne comme une sentence, mais pour cela, il le sait, il devra attendre que le podcast du flash info soit mis en ligne. Cela prendra plusieurs minutes.

Il en est certain, c'est de lui dont on parlait. Il en a l'intime conviction. Abasourdi.

Il est sous le choc. On vient de lui annoncer sa mort. En direct!

Sidé, il passe par toutes les phases auxquelles se retrouvent confrontés ceux qui font face à une telle révélation : le choc et le déni, la colère, la négociation, la dépression, puis l'acceptation. Mais lui n'a pas le temps de digérer ces différentes étapes. La mort arrive là, maintenant, à la vitesse d'un tsunami.

Le choc : « Mais qu'est-ce qui m'arrive...? »

Le déni : « Non, je dois rêver, cauchemarder plutôt, ce n'est pas possible! Hypochondriaque comme je suis, je dois, une fois de plus, me faire des idées, me raconter une mauvaise blague. Et puis, rien ne me dit que ces mots me sont destinés. »

La colère : « Pourquoi devrais-je mourir? Pourquoi moi? Qu'ai-je fait de mal? C'est foncièrement injuste! »

La négociation : « Si je reste tranquillement chez moi, est-ce que je réduis le risque que cela survienne? Donc, je vais rester au lit, quelques heures, ou même toute la journée pour être plus sûr et puis tout ira bien. »

La dépression : « J'ai encore tellement de choses à vivre et à accomplir, je ne connais pas encore mes petits-enfants; ma fille est enceinte de jumeaux... et elle aura besoin de moi pour l'aider. Et puis, je suis à deux doigts de pouvoir enfin entraîner la première équipe, un rêve pour lequel je me bats depuis des années. »

L'acceptation : « Je le savais, ça devait m'arriver un jour. J'ai gravi les échelons, un à un, forcément, un jour ça fait des jaloux. Je fais de l'ombre à tous ceux qui resteront en bas à jamais. Et puis, je plais. Ce n'est pas de ma faute, mais je suis attirant. Ça aussi ça ne laisse pas indifférent. Finalement, la mort est le prix à payer pour ma réussite. »

Il prend à peine le temps d'une respiration mentale avant de poursuivre sa pensée... ou plutôt avant que sa pensée poursuive: «Finalement, c'est mieux ainsi que de se traîner pendant cinq ans d'un hôpital à l'autre en souffrant le martyr. Et puis, de toute façon, on y passe tous un jour, alors...»

Puis, l'évidence le frappe. Il est même surpris de ne pas y avoir songé plus tôt: «Le gars à la radio ne peut être au courant de ma mort que si quelqu'un l'a programmée... Il n'y a donc qu'une possibilité: je vais me faire tuer! Et ma mort sera violente.»

Chez lui, il y a une phase supplémentaire: le besoin d'action. D'actions. Un mode de fonctionnement habituel pour cet hyperactif non diagnostiqué.

Il a besoin de tout faire. Tout de suite. «Il faut que j'embrasse ma fille, il faut que j'avertisse mes joueurs, que je demande pardon à Suzanne, que je passe voir ma tante au home, que je souscrive une assurance vie, que je range mes affaires, que je...»

Puis, il stoppe sa machine à penser qui s'emballe. Il reprend son souffle et retrouve un semblant de lucidité: «Je n'ai que deux heures! L'essentiel. Il faut que je me concentre sur l'essentiel.»

Il passe alors en mode de quasi-euphorie. «Ah oui, si dans deux heures, enfin dans deux heures moins quelques minutes maintenant, je meurs effectivement, je ne vais pas devoir affronter les conséquences de mes actes! Trop fort!»

Première décision pour gagner du temps: ne plus se formuler mentalement de phrases complètes.

François se parle; il croit d'ailleurs que tout le monde fonctionne ainsi. Il se parle comme il écrit, avec un vocabulaire élaboré, avec de belles tournures. Il aimerait pérorer comme l'avocat M^e Marc Bonnant, mais il possède suffisamment de lucidité pour s'apercevoir qu'il est loin du compte. Il ne s'en y applique pas moins pour autant.

C'est un état d'esprit. Lorsqu'il est seul, il lui arrive même d'effacer mentalement une phrase ou une partie de phrase pour la reformuler avec une tournure ou des mots plus adéquats... comme si cela avait de l'importance. Il aime choisir les mots. Il aime ceux qui sonnent bien. Il s'essaie parfois à la rime.

Il le fait à voix haute aussi. Alors que d'autres coachs se contentent de crier, voire d'insulter, lui choisit ses mots, ses tournures de phrases. Et c'est efficace.

Lorsqu'il parle à ses joueurs, en se triturant les méninges pour trouver la formule qui flashe (qui fait mouche ?), il prend un rythme d'élocution un peu plus lent que la moyenne. Ça intrigue parfois, il le sait. Mais cette façon de fonctionner, c'est sa signature, son identité. Cela ne choque pas. Ou plus.

Il utilise volontiers le vocabulaire journalistique. Au lieu d'évoquer l'équipe adverse, il évoque « le onze lausannois ». Lorsqu'il décrit un goal, il entre dans des détails de commentateurs, comme lorsqu'il évoque « une reprise de volée extérieur pied droit en extension ».

Ce n'est que tout récemment qu'il a cessé de penser le mot « football », acceptant de faire une concession au parler du commun des mortels, se contentant de dire « foot ».

Il fonctionne intérieurement comme si quelqu'un pouvait lire dans son esprit. Ce qui provoque une sorte d'autocensure. Il s'interdit d'avoir certaines pensées, notamment à connotation sexuelle, d'où son cruel manque d'inventivité et de spontanéité dans les moments, trop rares à son goût, où il est passé à l'acte.

Il n'a jamais déterminé qui pourrait écouter ses pensées. Il ne s'est jamais demandé qui pourrait être intéressé par son analyse de la gestuelle des joueurs ou son appréciation des rondeurs des femmes qu'il croise sans qu'elles le remarquent.

Il n'y aurait guère que ses réflexions sportives qui pourraient, à la rigueur, avoir un minimum d'intérêt pour une tierce personne. Et encore, pour une petite poignée de spécialistes, le reste de la planète se foutant pas mal de ce qui se passe dans son esprit d'entraîneur de

division inférieure. Et cela ne changera guère maintenant qu'il va évoluer en Super League... enfin, qu'il devrait.

Mais imaginer que ce qui se trame sous son crâne pourrait intéresser quelqu'un dans le monde lui confère une certaine valeur. Alors, il ne veut pas se démystifier et se complaît dans cet univers utopique, sans jamais le remettre en cause. Comme il n'en parle à personne, c'est son jardin secret, qu'il n'essaie même pas de débroussailler.

Là, maintenant, il a besoin d'agir. Il ne cherche pas à réfréner cette pulsion. Il passe à l'action, l'action puérile qui, il en est certain, ne sera jamais sanctionnée: étrange faveur de la mort à venir. La dernière grâce du condamné.

LA VÉRITÉ SUR LA TABLE

Il sélectionne un nom sur son smartphone et appelle :

– Oui, Titzoana ?

– Salut, c'est François. Je t'appelle pour te dire que je trouve trop bizarre ton prénom. Non, il ne fait pas classe comme tu aimes à le croire. Je voulais aussi te dire que tu n'as pas obtenu ta place parce que tu es la meilleure collaboratrice du club. Non, tu as juste opportunément couché avec qui tu devais.

Il fallait que je te le dise. Marre de l'hypocrisie de toute l'équipe à ton égard, juste parce que tu peux faire virer qui tu veux en faisant bouger ton fessier... que tu as fort beau d'ailleurs.

Voilà. C'est dit. Bonne journée.

Clic.

«Ça ne sert strictement à rien, mais ça fait le plus grand bien!» s'exclame-t-il, tout en faisant quelques exercices de respiration et en bombant le torse.

En pensant à son interlocutrice, il l'imagine s'énerver, sentir monter en elle un besoin irrésistible de vengeance et commencer déjà à écrire un sms enflammé à son président.

François doit s'avouer que cette petite attaque est aussi une manière de dépasser une vieille frustration. Il n'a jamais compris pourquoi une si belle femme pouvait ressentir le moindre intérêt pour le président, un homme largement plus âgé qu'elle. Ou plutôt le Président, avec une majuscule. Parce que même s'il le critique à longueur de journée, il n'en reste pas moins le Boss, le gars que François respecte, qu'il vénère même et, il ne l'avouera jamais, qu'il admire.

Il poursuit avec un deuxième appel.

Sans laisser le temps à son interlocuteur d'émettre le moindre son, à la seconde où il décroche, il balance :

– Salut Monsieur le directeur, c'est François. Tu nous as demandé d'être francs et sincères ?

– Oui, j'estime que...

– Ne te justifie pas, tu as parfaitement raison.

Alors, je vais être transparent et te dire ce que tout le monde pense : on te donne trois mois avant de te faire virer, comme un vulgaire entraîneur battu par le tomat.

Dans notre club, il faut vraiment du temps pour que l'incompétence d'un administratif saute aux yeux du boss, qui préfère se concentrer sur ce qui se passe sur le terrain ou d'organiser la venue de vedettes pour la prochaine choucroute du club. Ça prendra donc quelques semaines encore, mais ta nullité va finir par se voir. Le contraire est impossible. Enfin bref. Ciao.

– Mais qu'est-ce qui te...

Clic.

Soulagement. « Ah, ça fait du bien », se dit-il en prenant une nouvelle bouffée d'oxygène.

François n'est peut-être pas le plus grand stratège de l'univers footballistique, mais il a suffisamment de nez pour voir ce qui cloche dans la gestion d'un club d'élite. Et là, depuis que « son » FC Sion s'est engagé dans une nouvelle stratégie financière, ça péclote.

Il a souffert de cette situation, parce qu'il s'identifie à son équipe comme s'il était un ultra du gradin nord. Mais voilà, il n'a jamais remis en cause ouvertement la voie prise, comme aucun de ses collègues entraîneurs d'ailleurs, attendant courageusement que les choses se décantent. Aujourd'hui qu'il n'a plus rien à perdre, puisque la vie va le quitter, il abat une carte. Ce n'est pas un atout, mais c'est mieux que rien.

Au suivant.

Il prend son téléphone et appuie sur la lettre C. Le numéro du président s'affiche sur l'écran.

Il veut lui dire que ses constants changements d'entraîneur sont des erreurs qui n'ont pas permis à l'équipe de conserver sa sérénité. Il veut lui dire que ses achats de joueurs sur le déclin ou de jeunes qui n'ont encore rien prouvé ont été des coups de poker qui n'ont pas permis au club de former une ossature stable. Il veut lui lancer au visage le fait que les, trop rares, achats réussis lui ont servi à renflouer ses propres caisses par des reventes précipitées sans vraiment profiter à l'équipe. Il veut lui dire...

Il hésite. Approche son doigt de son iPhone. Le remonte. Puis il se ravise au moment d'appuyer.

Il n'a pas osé. Pas voulu non plus. «Après tout, sans lui, le club n'évoluerait plus dans l'élite depuis longtemps.»

Il est agacé. Il veut faire le ménage dans son esprit.

Il y a des secrets qui lui pèsent depuis des années. Il a procrastiné, laissé le temps s'écouler pour éviter d'affronter des situations difficiles.

Il n'a pas le courage d'appeler sa fille. Il rédige un long message.

«Ma chérie, je voulais te le dire depuis très longtemps, mais ta mère s'y est constamment opposée. Il est temps que tu le saches au moment où tu t'apprêtes à mettre au monde des jumeaux. Toi aussi tu aurais dû avoir un jumeau ou une jumelle. Tu t'es développée d'ailleurs avec elle ou lui pendant quatre mois. Puis, lors d'un contrôle durant la grossesse, nous avons découvert qu'il n'y avait plus que toi. Ça été un choc pour nous qui avons déjà évoqué cette naissance gémellaire avec notre entourage proche, nous avons déjà choisi la poussette double, déjà imaginé votre chambre. Nous avons vécu un deuil silencieux, car nous n'avons pu partager notre douleur avec personne. Nous avons même eu du mal à parler de cet événement entre nous; nous avons fait comme si tout allait bien. Au fond de mon cœur, je pense que

c'est à ce moment-là que ta mère et moi nous avons commencé à nous éloigner. Nous avons porté ce fardeau, chacun de notre côté, durant des années, sans pouvoir vraiment faire notre deuil. Je voulais que tu le saches. Je t'aime.»

En écrivant ces dernières phrases, François sent monter en lui l'émotion, puis les larmes. Pour l'enfant perdu, pour le bonheur de la naissance qui n'a pas été total, pour la femme qu'il a perdue.